

Plaisir d'écrire...

L'écriture offre un plaisir multiplié lorsqu'il est partagé. Incités à écrire une nouvelle en cours de Français, les élèves de 4^{ème} (cette année et l'année dernière) ont pu se confronter à un premier cercle de lecteurs : leurs camarades de classe. Puis, les meilleures rédactions ont été envoyées à la section départementale de l'AMOPA (association des membres de l'ordre des palmes académiques) pour participer au concours « Plaisir d'écrire ».

Ombeline B. (4B) et Aurore D. (actuellement en 3B) ont été primées par le jury des Yvelines. Quant à Juliette F.-L. (3B), elle a reçu obtenu le 1^{er} prix ex-æquo du jury national pour sa nouvelle "Le peintre et son portrait" (texte ci-dessous).



La remise des prix n'ayant pu avoir lieu l'année dernière, c'est ce mardi 18 mai 2021 que les élèves ont reçu leur prix des mains de M. Benso, président de la section des Yvelines de l'AMOPA.

Le peintre et le portrait

Le train ralentissait, en approche de la gare de Carteret. C'était là la fin de mon voyage ! Je ne retrouverais Paris que dans un mois, pour le Grand Concours de peinture. C'est d'ailleurs pour cela que je me rendais en Normandie, les campagnes du Cotentin constituaient un sujet de tableau fort intéressant. Je devais gagner ce concours ! Pour ce qui était de mon logement, mon oncle Albert et ma tante Céleste, habitant dans le coin, avaient accepté de m'accueillir. Je ne les avais pas vus depuis cinq ans !!!

Mon oncle Albert m'attendait, un grand sourire aux lèvres. Il était exactement comme dans mes souvenirs, malgré une calvitie naissante et des cheveux un peu plus grisonnants. Nous marchâmes pendant une vingtaine de minutes - ce qui ne m'enchantait guère - car la maison de mon oncle se situait un peu plus en hauteur, entourée de champs. C'était une belle bâtisse, typique de ce coin de Normandie, faite de pierre avec un toit d'ardoises. Devant la maison se trouvaient de magnifiques hortensias et de belles agapanthes. Ma tante Céleste m'accueillit presque en dansant. Elle semblait toujours aussi jeune et de bonne humeur qu'il y a cinq ans. Ils me présentèrent la chambre où j'allais coucher.

Oncle Albert avait gentiment aménagé une pièce où je pourrais peindre à mon aise. Elle était lumineuse, avec un chevalet au milieu. Les murs blancs étaient nus. Non. Un portrait de taille moyenne était suspendu face au chevalet. Il représentait une femme d'une trentaine d'années, palette en main. Elle avait une expression joyeuse, un sourire un peu narquois. Ce tableau me dérangeait, je n'acceptais toujours pas qu'une femme puisse peindre. Mon oncle Albert, remarquant mon trouble, s'approcha. « Alors, n'est-il pas beau ce portrait ? Oh pardon ! Cet autoportrait ! Cette jeune femme - qui a un bon coup de pinceau - s'est peinte elle-même en train de peindre ! Fabuleux n'est-ce pas ?

- Oui, murmurais-je malgré moi, cette jeune femme, qui est-elle ?

- Oh ! Elle s'appelle Marie Martin ! Mais elle est morte depuis belle lurette ! Ce tableau a environ soixante ans, il date de 1847.

Le lendemain matin, je me réveillais de bonne heure le sourire aux lèvres. Je fis ma toilette en vitesse, pris mon matériel à dessin et grimaçai devant le portrait de « La peintre ». Suzette, la bonne de la maison, avait insisté pour que je prenne un panier- repas. Je ne rentrerais que le soir.

Le ciel était plutôt dégagé, les bateaux des pêcheurs quittaient le port... Les mouettes criaient et le vent soufflait. Quelle belle matinée ! Je marchais d'un pas rapide vers le phare, situé au-dessus de la falaise du cap. De là, je pourrais voir la mer dans toute sa splendeur. Je ne fus pas déçu. La mer étincelait sous les quelques rayons de soleil. A gauche il y avait Carteret, avec une multitude de petits points qui bougeaient, à droite, la plage sur plusieurs kilomètres.

Je dépliai mon siège et sortis le matériel de ma besace. Et fusain en main, je commençai à dessiner la mer avec les îles Anglo-normandes (en particulier Jersey), qu'on apercevait malgré la brume.

A l'heure du déjeuner, j'avais déjà fait beaucoup de croquis. Mais je sentis une goutte, puis deux...

Il fallait que je rentre à la hâte ! Malheureusement, je ne réussis pas à passer entre les gouttes...

En rentrant à la maison, j'étais trempé jusqu'aux os. Heureusement, mes croquis n'étaient pas trop abîmés. Suzette me fit avaler un bol de tisane brûlante, tout en m'enveloppant dans des couvertures chaudes et des serviettes. Je trouvais cela plus qu'humiliant ! Je n'avais plus dix ans...

Quand la bonne me laissa partir, je décidai de m'occuper en commençant à peindre un tableau. Je m'installai face à une toile blanche de bonne qualité, sortis mes croquis et mes pinceaux, puis je me lançai. Mon atelier fut rapidement plongé dans le silence, seulement troublé par le bruit des gouttes de pluies et les murmures du pinceau sur la toile. Malgré mon enthousiasme, quelque chose me mettait mal à l'aise... Je mis plusieurs minutes à réaliser que c'était le portrait. « La peintre » me regardait toujours avec ce petit air rieur, moqueur, narquois. C'était comme si je l'entendais rire à chaque fois que mon pinceau dérapait. Je n'aimais pas cette sensation et faisais de mon mieux pour me concentrer sur mon œuvre. La mer... Les nuages gris... Jersey... En fin d'après midi, j'avais bien avancé, même terminé. Je

reculai ma tête pour mieux examiner mon travail et... Horreur ! Mon tableau était raté ! Un enfant de dix ans aurait sans doute fait mieux ! La perspective n'était pas bonne ! Les roches en bas de la falaise avaient des allures de montagnes, les bateaux minuscules semblaient sombrer dans des vagues démesurées et mes mouettes ressemblaient plus à des poulets qu'à des oiseaux marins. Tout d'abord, l'envie me pris de déchirer la toile, mais je n'en eu pas le courage.

Le soir, le souper fut d'allure morose. Je pensais que mon oncle et ma tante avaient compris que quelque chose n'allait pas. Même le délicieux ragoût de Suzette ne suffit pas à ramener la bonne humeur. Après avoir avalé le repas du bout des lèvres, je prétextai une grande fatigue pour me retirer dans ma chambre. Dehors, la nuit était déjà tombée depuis longtemps et la pluie s'était calmée. Je pris un livre, et je m'endormis presque aussitôt, sans éteindre ma chandelle.

Le chant du coq me réveilla. J'étais de meilleure humeur que la veille et me levai rapidement. En passant dans mon atelier, je jetai un coup d'œil à mon tableau désastreux. Désastreux ? Mais voyons il était magnifique ! Que m'avait-il pris la veille de m'énerver contre ce chef-d'œuvre ?

Les roches de la falaise étaient tellement réalistes qu'elles semblaient sortir du tableau ! Les bateaux naviguaient paisiblement sur les vagues bordées d'écume blanche ! Et les mouettes volaient gracieusement, portées par le vent. En fermant les yeux, on pouvait entendre le clapotis des vagues, les murmures du vent et le rire des mouettes. Toutefois, je trouvais cela bien étrange. « La peintre » semblait elle aussi rayonner de réalité et son sourire me parut cette fois bienveillant.

Je m'apprêtais à descendre quand soudain je trébuchai sur quelque chose. Mais... c'était ma chandelle ! Que faisait-elle ici ? Je croyais l'avoir gardée pour lire ! Tout me paraissait de plus en plus étrange... Il devait bien y avoir une explication.

Ce matin- là je quittai la maison de bonne heure pour me rendre à la « Vieille Église ». Cette église se situait elle aussi sur la falaise. L'édifice datant du XIIe siècle fût abandonné en 1689. Il n'en restait plus aujourd'hui que quelques murs.

Cette fois je pris un cheval plutôt que de marcher, même si je détestais les canassons et qu'en plus de cela, j'avais une allure ridicule perché sur cette bête. Une fois arrivé, j'attachai le cheval Napoléon et je commençai à dessiner.

Cette fois, je ne fus pas chassé par le mauvais temps et je pus terminer mes croquis tranquillement.

Je ne rentrai qu'en fin d'après midi. Content de mes résultats, je m'empressai de commencer à peindre un nouveau tableau. Mon pinceau glissait sur la toile pour former un joli paysage avec cette vieille Église. Mais à la fin, je n'étais pas satisfait. C'était même pire que la veille !

Le souper se passa à nouveau dans un silence des plus pesants. Mécontent de moi- même je me couchai rapidement et cette fois, j'éteignis la chandelle.

A mon réveil je réalisai que j'avais les doigts barbouillés de peinture rouge ! Catastrophe, il ne fallait pas tâcher les draps ! Encore plus étrange, là aussi mon tableau de la Vieille Église était resplendissant ! Mais pourquoi mes doigts étaient-ils rouges alors que je n'avais pas utilisé cette couleur ? Ma tête étourdie par tous ces mystères se tourna vers « La peintre », qui souriait toujours, comme si elle pouvait apporter des réponses à mes questions.

Cette journée passa avec une rapidité étonnante. Je partis cette fois peindre le port de Carteret, parfois gêné par des passants trop curieux. En rentrant je me mis au travail et je commençai à peindre ce que j'avais observé ce jour. Et une fois le travail terminé, évidemment, c'était raté.

Le soir, au moment de me coucher, je restais dans l'atelier, les yeux fixés sur ce torchon de toile.

Mais le sommeil eut bientôt raison de moi.

Je fus réveillé par Suzette qui m'appelait presque en criant :

« Monsieur! Monsieur Adrien ! Réveillez-vous ! Vous allez tomber ! » Effectivement, quand j'ouvris les yeux, j'étais en haut du grand escalier de la maison. Suzette continua ses babillages incessants : « J'étais dans ma chambre, je dormais et je rêvais de fleurs qui chantaient la troisième symphonie de Beethoven quand soudain j'entends le plancher craquer. Je sors de mon lit, j'enfile mon bonnet et mes chaussons et là... je vous vois en haut de l'escalier... » Je n'écoutais pas, car je venais de réaliser que j'étais somnambule ! J'avais pensé être fou ou alors que quelque chose de maléfique s'était produit. Mais c'était tout simplement moi qui retouchais mes propres tableaux pendant mon sommeil !

Un mois plus tard, je montai à nouveau dans le train, en direction de Paris cette fois. Mon départ fut un déchirement pour Suzette et ma tante. Les larmes ne cessèrent pas de couler même après le départ du train. Pendant tout mon séjour en Normandie, j'avais peint beaucoup de choses et à chaque fois, il se passait le même phénomène au réveil : les toiles, la veille désastreuses et déprimantes, étaient resplendissantes et réalistes au petit matin. J'étais très heureux d'avoir ce « talent » nocturne et j'étais sûr de gagner le Grand Concours, deux jours plus tard.

En arrivant à Paris, je rendis visite à mes amis peintres, leur montrant mes somptueuses toiles qui les laissaient à chaque fois bouche bée. Je fis semblant d'être émerveillé devant leurs tableaux que je trouvais médiocres comparés à mes œuvres. Et dire qu'ils s'étaient inscrits pour le Grand Concours !

Le grand jour arriva enfin. Ce matin-là je me fis tout beau, tel un roi pour son couronnement. Après tout, n'étais-je pas un peintre talentueux qui allait se couvrir de gloire? Pris dans mon élan, je payai même un coursier pour qu'il porte mes tableaux les plus réussis. Le programme du concours était le suivant : jusqu'à 9 heures les peintres installaient leurs tableaux. De 9 à 12 heures, exposition où tout le monde pouvait admirer le travail des peintres. Et à midi, le conseil (le doyen des peintres et quelques peintres célèbres) choisirait les trois meilleurs peintres de l'année. Ensuite, ce serait le pique-nique au Champ de Mars.

Arrivé sous la Tour Eiffel, le lieu du concours, je laissai mes tableaux à l'accueil pour qu'ils soient exposés ensuite. Je fis la moue en voyant un photographe prendre en photo le doyen des peintres. La photo remplaçait la peinture ! Pourquoi le doyen faisait-il venir ce « voleur d'avenir » ?

C'était bientôt l'heure de la délibération et les journalistes se pressaient devant l'estrade où le doyen se tiendrait. Quand enfin le conseil apparut, un silence se fit. Le doyen toussota avant de parler dans son microphone. « Après avoir longuement débattu, nous avons choisi les trois meilleurs peintres de l'année. Le troisième : Bertrand d'Anger, avec son tableau de sa ville natale. Félicitations ! En deuxième position, Léopold Mansart, avec son superbe tableau représentant un bel étalon. Bravo ! Et... En première position, avec un magnifique tableau représentant une vieille église devant la mer... »

Mon cœur battait ! C'était bien mon tableau : j'étais premier !

Le doyen poursuivit : « Ce splendide tableau signé... Marie Martin !!! »

« La peintre... »

Juliette F.-L.